



COUP DE BLUES

ASLI ERDOĞAN

CONDAMNÉE AU SILENCE



Sinistre ironie du sort, comme si tout était déjà écrit en toutes lettres... Elle s'appelle Asli Erdoğan, elle est l'auteur du *Bâtiment de pierre*, un roman à vif sur la prison. Et voilà que, pour faire taire sa courageuse dissonance, un autre Erdoğan (président de la République turque), radicalement extérieur à sa famille (de sang, d'idées), jette la romancière dans un bâtiment de pierre, entre les quatre murs de la prison stambouliote Bakirkoy. Motif : cinq articles écrits pour le journal pro-kurde *Ozgur Gundem*, dont un reportage dans les rues d'Istanbul, au lendemain du coup d'Etat du 16 juillet dernier.

Militante infatigable, maniant la plume pour la presse avec la même ferveur hallucinée que dans ses romans, Asli Erdoğan s'est toujours élevée contre toutes les violations des droits de l'homme. « *C'est une hyper angoissée à l'écriture flamboyante, qui défend les opprimés depuis trente ans* », dit Timour Muhidine, directeur de la collection « *Lettres turques* » chez Actes Sud, où sera publié, en janvier, *Le silence même n'est plus à toi*, recueil de textes politiques, dont les cinq articles pour lesquels le procureur a requis la perpétuité. Si l'édition turque de ce livre est totalement interdite, les précédents romans de la prisonnière ne cessent d'être réimprimés dans son pays, depuis son arrestation, le 19 août. Acte militant des librairies turques ou effet d'aubaine ? C'est l'un des paradoxes de la Turquie actuelle, ravagée par les purges. Tout comme la tolérance, sous surveillance policière, des « *veilles de liberté* », manifestations organisées deux fois par semaine devant la prison, réclamant la libération d'Asli Erdoğan. Cruauté suprême, le 23 novembre un tribunal a annoncé sa mise en liberté conditionnelle, avant de se rétracter le jour même, pour la maintenir en prison jusqu'au procès, le 29 décembre. Au sortir de huit heures de torture dans un commissariat, l'héroïne de son roman *La ville dont la cape est rouge* exorcise son traumatisme avec ces mots : « *En fin de compte, celui qui prend la plume en main doit sans cesse lutter avec cette question : quelle est la dose de réalité que je peux SUPPORTER ?* » Par **Marine Landrot**

